

ALBENA DIMITROVA

NOUS DÎNERONS EN FRANÇAIS

ROMAN

GALADE ÉDITIONS

« Parlait-il vraiment français, le parlait-il bien ?

— Vraiment, je crois... »

Comment vérifier et croire à la fois ? Je n'ai jamais pu échanger un mot dans cette langue avec lui. Nous nous étions pourtant donné rendez-vous à Paris pour un premier dîner en français.

Toujours la même, la musique tourne encore. Je ne sais pas comment l'arrêter. Le son s'infiltré. Derrière la baie vitrée la mer étale est trop silencieuse pour le recouvrir. Un insecte de petite taille reste immobile depuis un moment sur la vitre. J'avais remarqué son atterrissage en cherchant des yeux la provenance du son. Peu à peu la silhouette se lisse en tache sombre et je ne sais plus si c'est à l'intérieur ou de l'autre côté. Je ferme la fenêtre, la petite tache noire n'y est plus mais la musique persiste, contourne les murs à fréquence égale et s'installe dans tout le corps, une transpiration sonore.

Les premiers accords de la cinquième symphonie de Beethoven s'échappent en double reprise. Toutes cordes confondues. Comme à l'époque, d'une durée infime, entre quatre et huit secondes selon les chefs d'orchestre. Nous les avons comptées pour Karajan, six

secondes, un silence et tout se mélange. Trompettes, hautbois, altos, timbales, à se rejoindre, se succéder, se taire. Les mêmes que Guéo mettait sur le vieux lecteur-cassette, le bouton reverse enfoncé. La bande enregistrée tournait et camouflait les bruits que nous faisions. Nos souffles, les bruissements des couvertures à des lieues de Paris. Il me caressait sans pouvoir me faire autrement l'amour, nous n'étions pas seuls dans la pièce. Je jouissais, il irradiait dans la nuit et Beethoven tournait et tournait. Mais qui nous dirigeait durant ces nuits ?

Dès qu'on s'éclipsait avec Guéo, notre vigilance se réduisait, et de jour en jour classait autrement l'ordre des repères. L'ombre passait au falot de l'apparent, le souterrain devenait terre. Tout était clair, transparent, il n'y avait rien à surveiller, et ce *rien à surveiller* appelait toutes les surveillances. Les services secrets guettaient. Les Russes, dépêchés par sa femme, la gentille fille du général en chef des forces de terre de l'Union soviétique, les Syriens, les Yéménites, ses collègues du Politburo et, bientôt, même les amis, les réformateurs.

Certains jours cela pouvait tomber mal. Le Politburo attendait en vain Guéo dans la salle des congrès surpeuplée de membres du Parti affolés. Guéo devait présenter son rapport sur la réforme vitale du communisme. Il le préparait depuis des mois.

La veille au soir de la présentation, il avait apporté chez moi le document tapé en un exemplaire. Il le relisait, encore et encore. Il marchait dans le petit couloir entre la cuisine et